

Cinemanía
Évanescences passagères

Élie Castiel

Numéro 276, janvier–février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65749ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2012). Cinemanía : évanescences passagères. *Séquences*, (276), 7–7.

Cinemanía

Évanescences passagères

Doté d'une nouvelle équipe de programmation, Cinemanía réunissait des films de tout calibre, obéissant ainsi aux lois de la spectature. Drame, comédie, action, essai cinématographique, autant de genres filmiques qui, pendant onze jours, témoignaient de l'état du monde, reflet de sociétés en pleine mutation.

Élie Castiel

Nous attendions avec impatience le tout dernier André Téchiné. Avec *Impardonnables* (*Unforgivable*), c'est l'intime qui domine. Commencer une vie à deux, survivre au passé, entrevoir un avenir plein de promesses sans se soucier du temps présent. Mais pas assez de recul devant les tracas et les réalités du quotidien. Récit simple d'une rencontre, d'une relation qui oscille entre la compréhension et l'attente, entre l'euphorie des premiers instants et les règles à suivre, le nouveau Téchiné est sans doute son plus atypique. Opus sentimental qui s'offre le luxe d'une Venise ensoleillée, de quelques étreintes fugitives, de quelques situations qui tombent à pic. Mais ses personnages ne sont que des êtres déchirés entre un présent parfois tumultueux, un passé équivoque et un avenir qui ne fait aucune promesse.

Les décors vénitiens dans *Impardonnables* n'ont rien à voir avec ceux d'une ville de Lyon peuplée de caïds, de petits et grands criminels, territoire guerrier offrant à Gérard Lanvin l'occasion d'étaler son immense talent. Lanvin est en effet l'un de ces acteurs français qui brillent par leur absence pendant de nombreuses années et qui soudain, à l'improviste, ressurgissent avec force. Film de clans opposés, de meurtres et de trahisons, *Les Lyonnais* est l'exemple type du film français d'action qui se savoure agréablement. Film de mecs au sens propre et au sens figuré, mis en images avec rigueur et brio par un inspecteur de police parisien à la retraite devenu réalisateur, Olivier Marchal.

En 2008, *Les Toits de Paris* nous avait surpris. Le nouveau film de Hiner Saleem étonne encore par sa simplicité, ses situations improbables manipulées avec doigté, ses convergences parfois douteuses, ses partis pris exemplaires. Avec *Si tu meurs, je te tue*, Saleem propose une étude sociale d'une fulgurante humanité. L'histoire d'amour entre un petit fraudeur parisien et une jeune femme kurde venue retrouver son fiancé à Paris est en soi un tour de magie. Deux êtres à l'opposé l'un de l'autre vont vivre une aventure sentimentale sans lendemain, mais qui finit par procurer quelque chose d'indispensable à chacun d'eux (ou de nous) : la rédemption.

De Brigitte Sy, *Les Mains libres* est, quant à lui, un film étonnant. Essai et fiction s'y unissent harmonieusement pour créer un univers carcéral tout à fait singulier, aux réalités multiples. Et derrière cet éventail de possibilités, des comédiens d'une puissante énergie : une Ronit Elkabetz (Barbara), forte, persuasive, arborant ses origines avec pudeur et pugnacité, soudain prête à succomber au désir. Face à elle, un Carlo

Brandt (Michel), serein, résigné, combatif sans forcer la note, et affrontant les soubresauts d'une histoire d'amour improbable. La mise en scène, entre le théâtre et la pure fiction, évite les clichés du film de prison, s'offre des effets miroir d'une grande originalité et exerce chez le spectateur un attrait stupéfiant.

Le rôle des Maghrébins pendant l'Occupation : c'est le sujet inusité du deuxième long métrage d'Ismaël Ferroukhi, *les Hommes libres*. Clandestinité, marché noir, refus de collaborer, et finalement engagement dans la Résistance, différentes épreuves traversent la vie de Younes (excellent Tahar Rahim). Parmi ceux qu'il rencontre sur son chemin, des personnages ayant vraiment existé : un chanteur arabe, Salim Halali (brillant Mahmud Shalaby), qui cache bien sa judéité mais pas son homosexualité, et l'imam rusé et humaniste (fabuleux Michael Lonsdale) de la Mosquée de Paris. Le réalisateur inscrit tous ces protagonistes dans le courant de l'Histoire ; ils seront forcés par les circonstances à des prises de conscience qui vont changer leur destin. La mise en scène, à la fois sobre et efficace, est au service d'un récit extraordinaire d'une profonde et poignante humanité.



Les Mains libres

Véritable ofni (objet filmique non identifié), *Pater* se substitue au regard emphatique et convaincu du réalisateur. Ce film-essai est avant tout un désir, une envie de répondre à une nécessité, jouer des personnages issus du quotidien politique. Le dialogue s'invente, s'appuie sur des paroles tangibles, offrant au spectateur des moments de pur délice. Quant aux situations, elles hésitent entre la discussion politico-économico-sociale et la confession intime. Chez Alain Cavalier, surtout celui des plus récents films, il existe une tension de la mise en scène et du montage, ici, magnifiquement orchestrés. Entre réalité et fiction, entre paroles et silences, *Pater* est incontestablement un magistral tour de force.